

FEMMES PLURIELLES

n°62
Trimestriel
Juin 2018

bpost
business
PB-PP / B-12241
BELGIË(N) - BELGIQUE
BXL X P N°405 257

Publication des
Femmes Prévoyantes
Socialistes



DOSSIER

LES FEMMES DANS L'ART



Nous sommes quelques-unes,
et de plus en plus nombreuses,
à contribuer à la réalisation de
ce magazine. Y sont répertoriés :
nos questionnements, nos positions
féministes, nos coups de poing,
nos envies de changement, nos luttes,
nos chutes et nos victoires.

LE FEMMES PLURIELLES

Vous souhaitez le recevoir
gratuitement chez vous ?



Rien n'est plus simple ! Faites-en la demande : par mail : femmes.plurielles@solidaris.be ou par tel : 02 / 515.04.01

Des remarques ?

Des suggestions ?

Des coups de gueule ou

Des mots d'amour ?

Écrivez-nous sur :

femmes.plurielles@solidaris.be

ou envoyez-nous tout ça

à l'adresse suivante :

Femmes Prévoyantes Socialistes

(Femmes Plurielles),

1-2 place Saint Jean

1000 Bruxelles

LES FEMMES DANS L'ART EDITO

La mythologie grecque, il y a de très longs siècles,
Considérait déjà, la place des femmes dans l'art
Comme passive faisant naître, de Zeus et Mnémosyne,
Neuf filles que l'on connaît, sous le doux nom de Muses.

Sachez-le chers lecteurs, oublié mais notoire
Apollon dieu des arts, n'est pas seul dans l'histoire.
Voyez-vous chères lectrices, souvent peint ou sculpté,
On le voit associé, à neuf divinités.
Allégories des arts, leur unique rôle était,
D'être prétexte ou sujet, d'artistes ayant besoin,
D'aimer, d'idolâtrer, une d'entre d'elles afin de,
Leur permettre d'exprimer, leurs sentiments cachés.

Cela fait donc longtemps, qu'on considère les femmes
Comme simples inspiratrices, d'hommes, eux, évidemment
Chanceux d'être dotés, de créativité.

Pas simplement des muses, pas non plus un vent frais
Soufflant à l'occasion, de douces festivités,
Nous avons décidé, dans ce dossier spécial,
De visibiliser, et de valoriser,
La place des femmes dans l'art, et à plus large échelle,
Dans notre société, qui hélas manque souvent
De plus de mixité, et de diversité.

Tout à fait féministe, aimant se croire artiste,
L'équipe du Femmes Plurielles, peut-être un brin rebelle,
À l'approche de l'été, s'est sentie inspirée.
C'est en Alexandrins, certainement maladroits
Et manquant de métrique, que nous vous souhaitons,
De dévorer des yeux, cette nouvelle édition,
De notre magazine, toujours plus engagé,
À défendre, à porter, avec ténacité
notre lutte pour un monde, reflet d'égalité.

Rosine Herlemont,

Pour le secrétariat général des Femmes Prévoyantes Socialistes

Coordination générale : Marie-Anaïs Simon
Équipe de rédaction : Stéphanie Jassogne & Marie-Anaïs Simon

Administration : Isabelle Colback et Christiane Bonhomme
Concept et mise en page : www.dirk.studio
Illustration de couverture: Alejandra Hernández

Editrice responsable : Carmen Castellano, FPS Secrétaire Générale, 1/2 Place Saint-Jean, 1000 Bruxelles

QUAND L'ART RENCONTRE LES LUTTES FÉMINISTES

Marie-Anaïs Simon, chargée de communication FPS

Michel-Ange, Rembrandt, Picasso... Entre les grands génies et leurs chefs-d'œuvres, le monde de l'art, éminemment masculin et blanc, coulait des jours tranquilles... jusqu'au jour où les luttes féministes passèrent par là !

UN MOUVEMENT PORTÉ PAR MAI 68 ET LE MOUVEMENT DE LIBÉRATION DES FEMMES

L'art féministe est avant tout un art activiste. Il apparaît aux Etats-Unis au début des années 1970, nourri par l'effervescence de mai 68. La guerre du Vietnam, les émeutes dans les universités, les mouvements des droits civiques des Afro-Américain-e-s et, bien sûr, les luttes des femmes pour leur émancipation inspirent et questionnent le monde de l'art. C'est une véritable prise de pouvoir et émancipation des citoyen-ne-s qui s'opère, tant dans la société globale que dans le secteur artistique. Les figures d'autorité telles que les institutions artistiques sont remises en cause, redescendues de leur piédestal. Alors que le féminisme veut renverser la vision patriarcale des relations de genre, l'art contemporain se détourne des références académiques pour intégrer de nouveaux médias (photographie, cinéma, performance) et faire des liens avec d'autres disciplines (philosophie, sociologie, etc.). L'art féministe, c'est également un combat pour la visibilité et la reconnaissance des femmes artistes¹. « Why Have There Been No Great Women Artists? »² demandait ainsi l'historienne de l'art Linda Nochlin dans un de ses essais pionniers. S'il est si difficile de citer spontanément de grandes artistes, ce n'est pas parce qu'elles n'ont

pas existé ou qu'elles n'ont jamais atteint le même niveau d'excellence que les hommes ! C'est principalement le manque de reconnaissance³ de ces artistes qui donne l'impression de leur inexistence... et qui rend plus difficile pour les générations suivantes d'imaginer qu'une femme puisse devenir une artiste renommée.

VALORISATION DE LA FÉMINITÉ ET DANGERS DE L'ESSENTIALISME

En réponse à cette exclusion de la sphère artistique traditionnelle, les artistes féministes commencent à utiliser des expositions collectives (non mixtes) comme des outils de militantisme mais également comme des moyens de diffusion.

En leur permettant de s'émanciper des institutions officielles, ces expositions, et l'art féministe de manière globale, permettent aux artistes de réexploiter des sujets et des supports généralement dévalorisés et exclus de la sphère artistique. D'un côté, elles commencent à explorer des thématiques largement passées sous silence et associées à « l'expérience féminine » : les règles, l'accouchement, le viol... Elles se réapproprient ainsi l'image de leur corps et de leur sexualité, objectifiés par le regard des hommes pendant des siècles. N'hésitant pas à aller dans la provocation, elles passent du rôle d'objet à celui de créatrice. D'un autre

côté, les femmes artistes tentent de faire bouger les frontières de l'art en utilisant des techniques associées à l'artisanat telles que le tissage, le patchwork, la broderie, la céramique, etc. Selon ces féministes, le fait que ces supports, principalement utilisés par des femmes, n'aient jamais été considérés comme de l'art, constitue une autre forme d'exclusion des créatrices de la sphère artistique.

Cette démarche de revalorisation du féminin était nécessaire, mais l'on peut se demander dans quelle mesure elle ne renforce pas des constructions culturelles et sociales différentielles. En prônant un art féminin qui serait radicalement différent d'un art masculin, cette forme d'art féministe risque d'accentuer les stéréotypes, associant encore et toujours les femmes à la sensibilité, la fragilité et la sphère domestique par exemple. Il existerait dès lors une vision de l'art féminin spécifique et homogène (là où l'art masculin serait universel et diversifié) qui exclurait de facto toute femme artiste ayant une vision ou une pratique différente³.

DÉPASSER LES FRONTIÈRES DU GENRE

Il est donc important de se diriger vers un monde artistique où les distinctions de genre s'amenuisent et où femmes et hommes auraient les mêmes libertés de création.



ave to be naked to the MoMA Museum?

in 4% of the Modern Art sections, but 76% of the female.



© Guerrilla Girls © Wikimedia Commons

◆ ◆ ◆

POUR MÉMOIRE, L'ART ET LA CULTURE N'APPARTIENNENT PAS QU'AUX HOMMES :

LE COLLECTIF FÉMINISTE JUST FOR THE RECORD

Anna Safuta, chargée d'étude FPS

Avec le développement de nouveaux champs d'études, dont les études postcoloniales et queer¹, l'art féministe du début des années 1970 est remis en question. Les artistes deviennent alors des activistes luttant contre des violences et discriminations imposées par le système. Ils ne sont plus hommes ou femmes, ils sont artistes. On expose les frontières de l'art et du genre, on supprime les catégories.

GUERRILLA GIRLS, UN EXEMPLE EMBLÉMATIQUE DE L'ART FÉMINISTE

Aujourd'hui, les Guerrilla Girls sont probablement les militantes féministes les plus emblématiques dans le milieu de l'art. Créé en 1984 pour protester contre la sous-représentation des femmes dans le milieu de l'art², ce collectif se veut aujourd'hui intersectionnel et

englobe donc également l'invisibilisation découlant du racisme ou de la classe sociale de l'artiste.. Privilégiant l'action directe, les militantes collent des affiches, distribuent des tracts, accrochent des banderoles et manifestent de manière spectaculaire dans l'esprit de la guérilla. Elles protègent leur anonymat grâce à des masques de gorilles, qui ont également contribué à leur popularité et leur reconnaissance. Aujourd'hui, certaines créations et affiches des Guerrilla Girls sont entrées dans les musées, le collectif est même parfois invité dans les institutions dont il sabordait les conférences et contre lesquelles il protestait. Il n'est donc plus aujourd'hui question de créer une nouvelle histoire de l'art féministe, en parallèle, mais bien de rendre l'histoire de l'art plus féministe ! Alors, à quand des Guerrilla Girls made in Belgium? Ah... attendez ! Il paraît qu'on parle justement d'un super collectif qui fait bouger les lignes à la page d'à côté !

¹ Et plus largement, des artistes faisant partie de minorités et discriminé-e-s dans le monde de l'art en raison de leur couleur de peau, classe sociale, ...

² On peut traduire cela par « Pourquoi n'y a-t-il jamais eu de grande femme artiste ? », il s'agit d'un essai pionnier de l'art féministe, publié en 1970 dans la revue « Woman in Sexist Society : Studies in Power and Powerless ».

³ Eugénie Tenezakis, "Le féminisme dans l'art : émancipation de la femme ou stigmatisation ?" - <http://aplumedauphine.fr/> - Avril 2013

⁴ Terme américain "queer" signifie étrange, d'abord utilisé comme une insulte, la communauté LGBTQI+ se l'est ensuite réapproprié pour s'auto-désigner

⁵ Le groupe fut fondé spécifiquement pour protester contre la sous-représentation des artistes femmes dans l'exposition « An International Survey of Recent Painting and Sculpture du Museum » of Modern Art à New-York, celle-ci proposait de faire un état des lieux international de l'art en oubliant largement les femmes puisque seulement 13 des 169 artistes représentés étaient des femmes.

En 2015, la graphiste Loraine Furter a participé à un « edit-a-thon » de l'encyclopédie en ligne Wikipédia. Ce rassemblement visait à créer et rédiger, en un temps restreint, un maximum d'entrées¹ sur un sujet particulier. Inspirée par la démarche, Loraine Furter a organisé un événement similaire à Bruxelles, avec pour objectif d'augmenter la visibilité des femmes artistes sur Wikipédia. À la suite de cette première rencontre, les artistes visuelles Myriam Goulet et Mia Melvær, ainsi que la graphiste Sarah Magnan, ont rejoint Loraine Furter et obtenu un financement pour organiser des edit-a-thons féministes à Bruxelles. Le collectif Just for the Record² était né. Les membres se sont initialement donné pour but de repenser la représentation des genres dans les outils de partage et de création de savoir tels Wikipédia. Le collectif encourage le public à s'emparer d'outils anciens (par exemple les archives) et numériques (comme

le code) pour accroître la visibilité et améliorer la représentation des femmes dans l'art et la culture. Les événements organisés par JftR sont féministes et mixtes, ouverts à tou-te-s. Dans les deux ans qui ont suivi sa création, le collectif a organisé une vingtaine d'edit-a-thons féministes en Belgique. Organisés dans des lieux culturels variés (bibliothèques, lieux féministes, ...) et brassant des participant-e-s issu-e-s de milieux très différents, ces événements ont donné envie aux fondatrices de pérenniser le savoir produit collectivement sous d'autres formes que des entrées Wikipédia. Désormais, JftR développe une pratique artistique propre. C'est ainsi que le collectif s'est installé en résidence à Rosa, un centre de documentation et d'archives féministe néerlandophone à Bruxelles. Une autre résidence engagée va débuter en juin 2018 aux Abattoirs de Bomel à Namur. Ces deux résidences résulteront en des

expositions et des publications mêlant archives, objets créés de toutes pièces et installations. D'autres expositions auront lieu dans des lieux atypiques. Depuis la naissance de JftR, les quatre membres se rencontrent chaque semaine pour discuter et se soutenir dans leurs projets respectifs. Elles entretiennent également des liens privilégiés avec d'autres créatrices et des collectifs culturels belges et internationaux. Ces collaborations s'inscrivent dans une démarche raisonnée de tissage d'un réseau féministe. Initialement, la pertinence de désigner leur collectif comme une initiative ouvertement « féministe » a d'ailleurs fait débat parmi les quatre fondatrices. Désormais, elles n'hésitent plus à se décrire ainsi.

<http://justfortherecord.space/>

¹ Ou de pages sur Wikipédia

² « pour mémoire » en anglais - JftR



L'ÉTRANGE DISPARITION OU POURQUOI LES ÉCOLES D'ART NE FORMENT PAS DE FEMMES ARTISTES.

Lola d'Estienne d'Orves – rédactrice Femmes Plurielles

Il existe un étrange phénomène dans le milieu de l'art. Une disparition passée sous silence, et qui surprend une fois qu'on a mis des mots dessus. Elle se résume en une seule question : pouvez-vous citer le nom d'au moins trois grandes artistes contemporaines ? Difficile, et pourtant on connaît tou-te-s des femmes qui étudient dans des filières artistiques.

À l'entrée du marché du travail, aussi dur soit-il pour tou-te-s les artistes de trouver sa place, les femmes tout particulièrement disparaissent. Une évaporation en douceur qui pourrait bien commencer son processus dès l'entrée en auditoire. Nous avons recueilli trois témoignages d'étudiantes en art, qui nous expliquent comment elles perçoivent le sexisme dans leurs disciplines, ainsi que les causes de ce dernier.

SE DÉTACHER DE L'IMAGE DE MUSE

Quand on demande à Julia, étudiante en peinture à La Cambre, si elle a déjà rencontré du sexisme au cours de son parcours, la réponse est directe : « oui ». Suit une série d'anecdotes et d'explications, comme cette exposition à laquelle elle avait pris part et où un homme l'avait complimentée, non pas sur ses œuvres, mais sur son physique : *"Il m'a dit que vu que j'étais jolie, j'allais sans doute réussir. Personnellement, je n'ai pas vraiment envie d'être appréciée pour mon apparence physique, ou qu'on achète mes œuvres parce que j'ai une prestance féminine."*

Une attitude qu'elle rencontre aussi dans ses ateliers : *"Au sein de mon école, on a cette référence de l'homme artiste, philosophe, alors que la femme reste une sorte de muse, plutôt qu'une penseuse."* Une

image qui se répercute jusque dans la relation entre professeur-e et élève. *"Une femme ne doit pas avoir une démarche trop brute, pas trop folle et ne pas se prendre pour Pollock¹ non plus. On ne peut pas s'énerver et lancer de la peinture partout"*.

UNE INCOMPRÉHENSION DE LA PART DE PROFESSEURS MAJORITAIREMENT MASCULINS

Marie, elle, étudie la photographie depuis bientôt trois ans au 75. Une école spécialisée dans le documentaire et le reportage, qui a la particularité de n'avoir quasi que des hommes professeurs dans les ateliers pratiques. Un manque de parité qui résulte en une attitude biaisée vis-à-vis des jeunes femmes. Cela a aussi des conséquences dans le choix des sujets et la manière de les présenter. Marie explique : *"J'ai l'impression de toujours devoir me justifier, de faire comprendre que ce n'est pas parce que j'ai mis une robe à fleurs que je suis allée photographier des meufs en bikini dans des coquelicots. Je vois aussi les autres filles de ma classe, quand elles présentent leur sujet, qui donnent l'impression de s'excuser d'être là. Il faut dire aussi que la majorité ne se voit pas photographe plus tard, en sortant des études."*



QUAND LE FÉMINISME S'INTÈGRE DANS L'ART

Face aux agressions quotidiennes subies, certaines décident d'en faire le fer de lance de leur démarche artistique. C'est le cas de Camille, qui étudie la performance à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles. Une discipline propre à sa vision : *"Comme historiquement, c'est un milieu qui vient des luttes féministes ou de minorités exclues, je pense que ça crée un climat plus progressiste, où le sexisme vient du public et de la société, plus que du milieu en lui-même. Par exemple, je tombe souvent sur des gens qui disent que ça doit être drôle de me voir faire une performance, que je dois être toute nue et que donc ils ont envie de voir ce que je fais."*

COMMENT LUTTER CONTRE LE SEXISME DANS LES ÉTUDES ARTISTIQUES ?

Hélas, peu de solutions existent en Belgique pour sensibiliser à la cause des femmes artistes. Il y a bien quelques événements qui font exception, certes, comme la biennale Voix de Femmes qui a lieu à Liège et qui met en avant les créations de femmes artistes, mais il n'existe pas d'organisation ou de lieu d'écoute spécifique pour les étudiantes qui auraient besoin d'un soutien.

Peut-être peut-on espérer que le changement viendra du milieu en lui-même, et qu'un jour on comprendra qu'être femme ne devrait pas limiter son champ artistique, et ce via une remise en question des milieux culturels.

¹ Peintre américain de l'expressionnisme abstrait, mondialement connu de son vivant.



TÉMOIGNAGES

Recueillis par Anna Safuta et Fanny Colard, chargées d'études FPS

MAGDALENA STULTJENS, ALIAS LENA BUCKLITSCH DE SON NOM D'ARTISTE – ARTISTE-PEINTRE

« Atypique mais pourtant artiste-peintre ayant pour devise : « je crée donc je suis ». D'inspiration figurative axée sur la personne humaine, femmes et chiffons, je m'adonne aussi à la reproduction d'art asiatique. Ayant travaillé dans un magasin de tissus en 1989, j'ai appris la confection par les patrons, à présent je ne crée plus que des vêtements ethniques du Nord de l'Inde (Punjab) faisant ainsi honneur à la profusion intarissable de leurs créations. J'ai fait aussi du batik¹ avec lequel j'ai fabriqué des lampes.

En primaire, je dessinais au lieu d'écouter le cours de mathématique. Au terme de la 6^{ème}, mon seul désir fut donc orienté vers l'art. Mais, élevée par une tante enseignante catholique assez vieux-jeu qui trouvait que l'art n'était « pas sérieux » et était « sans avenir », je fus dirigée vers les humanités modernes que je n'ai pas poursuivies.

Si l'inspiration et la production peuvent être constantes, le volet commercialisation reste très incertain ; les lampes artisanales qui auraient été vite épuisées dans les rayons d'un IKEA, par exemple, sont difficiles à écouler par le biais de foires artisanales occasionnelles si on n'est pas motorisé.

Restée au stade de la production, sans passer le cap des mondanités, je n'ai pas vraiment souffert d'être une femme artiste-peintre, mais certes un peintre marié a plus de disponibilités qu'un parent solo avec ce que cela suppose de double charges, de responsabilités. Cela ne favorise pas l'aboutissement de la phase commerciale. Si l'artiste n'est pas relié-e à une association, coopérative ou structure déterminée, il ou elle est souvent perdu-e. Ce serait déjà plus convivial avec une coopérative pour créer un « Dépôt d'Art », une sorte de supermarché où artistes et artisans pourraient venir déposer les œuvres et créations terminées, pour passer à d'autres créations.

En dehors de structures spécifiques, il y a beaucoup de rivalité dans le monde de l'art, l'esprit de solidarité y est rare. C'est un monde influencé par un certain snobisme. »

<https://www.artactif.com/fr/artist/mimosas>

FIDÉLINE DUJEU ÉCRIVAIN

« J'ai commencé à écrire très tôt, sans imaginer que cela faisait de moi une artiste. J'ai mêlé les disciplines et exploré toute expression artistique petit à petit, sans me définir. Les mots, les définitions enferment souvent. J'ai une tendance nette à l'artisanat et au chipotage, on nous demande moins de comptes... Néanmoins, j'ai publié un premier roman à 30 ans et j'ai reçu socialement l'attribut d'écrivain. Aujourd'hui, on dit écrivaine ou auteure. C'est déjà plus juste. J'ai envie de dire que toute personne est potentiellement artiste, que c'est simplement une porte à ouvrir et des gestes à s'autoriser. Aujourd'hui, je m'autorise tout geste artistique, mais il a fallu du temps...

Les difficultés liées au métier d'écrivain-e proviennent principalement, en Belgique, de la difficulté d'échanger son travail contre un revenu... Le monde de l'édition belge est un petit monde, avec un lectorat restreint et l'édition française prend la plus grande part du marché. Je pense que tant que les pouvoirs publics ne soutiendront pas plus les éditrices/teurs et auteur-e-s belges, ces difficultés perdureront. Les événements littéraires, les dynamiques autour de la littérature belge, sont le fait d'un petit nombre de passionné-e-s, parfois soutenu-e-s par la Promotion des Lettres (qui manque, à mon sens, de moyens). Personnellement, je vis d'activités professionnelles autour de l'écriture, de l'expression plastique et de l'oralité mais pas de mes propres productions. J'anime des ateliers d'écriture, d'arts plastiques et de théâtre, j'accompagne des écrivaines dans leur travail, je donne des formations, j'édite des livres poèmes de manière artisanale, etc. Je pense que beaucoup d'entre nous sont en manque d'expression artistique, que ce n'est pas un mode de vie réservé à certain-e-s et que plus notre société fera de la place à l'art et à la culture, plus nous serons épanoui-e-s mais aussi plus nous aurons de recul sur ce que nous sommes en train de vivre et pourrons réagir justement, au-delà des jugements primaires. L'expression artistique est un moyen de se rencontrer au plus près de nos vérités intimes, un moyen de nous exprimer et d'aller vers l'autre sans masque, et aussi un moyen de se mettre à l'écoute de l'autre, de son environnement, de l'invisible... Assez essentiel pour que depuis au moins 176.500 ans (en ce qui concerne l'homme et la femme de Néandertal dont certain-e-s d'entre nous ont hérité de quelques gènes...) les hommes et les femmes y consacrent une partie de leur temps».

<http://fidelinedujeu.net/>

MYRIAM A. GOULET, ARTISTE CÉRAMISTE QUÉBÉCOISE À BRUXELLES

« J'habite à Bruxelles depuis 8 ans. Je suis québécoise, mais quand je retourne là-bas je me sens un peu touriste. Je ne suis pas tout à fait bruxelloise non plus, mais je me sens chez moi à Bruxelles maintenant. Je suis venue ici pour faire un échange étudiant. J'étudiais principalement la peinture à l'Université de Concordia à Montréal et je suis venue passer un an ici, à l'École de Recherche Graphique. Je ne suis plus jamais rentrée.

Je vois la différence avec la réalité économique au Canada, où plein d'ami-e-s artistes n'arrivent pas à poursuivre leur pratique artistique de manière régulière. Les artistes doivent faire un boulot alimentaire à temps plein pour mettre de l'argent de côté et pouvoir partir en résidence. Il y en a très peu qui arrivent à continuer de créer. En comparaison, Bruxelles n'est pas une ville trop chère, on peut travailler à temps partiel et avoir un atelier d'artiste à côté.

Je peignais depuis mes 8-10 ans, c'était mon médium de prédilection. Désormais je ne fais plus que de la céramique, qui est très chronophage. J'ai eu un déclic pendant ma dernière année d'études, je me suis passionnée pour ça. Beaucoup de gens voient la céramique comme un médium très charnel, sensuel, mais en soit le procédé de fabrication est très réglé, cartésien.

Je crée surtout des séries de pièces dans un même esprit. Mais je fais aussi des projets plus ponctuels, dont une pièce féministe qui

s'intitule « The Consciousness Raising Group ». Elle s'inspire d'une sculpture de Camille Claudel, « Les bavardes », tout en lui donnant un titre qui peut changer le regard du public sur cette œuvre. La série « Enchevêtrements » est faite d'hybrides entre végétaux et objets industriels. On vit dans une ère défaitiste, fataliste, dans un climat de fin du monde, j'avais donc envie d'imaginer des objets qui se recombinent avec d'autres pour créer de nouvelles formes de vie».

Myriam Goulet exposera « Enchevêtrements » au Musée de la céramique d'Andenne du 11 mai au 16 septembre 2018.

<http://myriamagoulet.com/>

¹ Technique d'impression des étoffes pratiquée dans des pays tels que le Burkina Faso, la Côte d'Ivoire, le Togo, la Chine, la Malaisie, l'Indonésie, l'Inde, Maurice, Madagascar, le Sri Lanka etc.



LA PLACE DES FEMMES DANS LA LITTÉRATURE – OPINION D'UNE LIBRAIRE

Rosine Herlemont, chargée d'études FPS

TULITU est une librairie bruxelloise située dans le quartier de Sainte-Catherine. Ses fondatrices, Ariane Herman, bruxelloise et Dominique Janelle, montréalaise, deux libraires passionnées, la décrivent comme un commerce à l'écoute de ses client-e-s, de son quartier et du monde du livre. Au travers des ouvrages qu'elles proposent, elles défendent leurs convictions et leurs passions. Elles mettent un point d'honneur à s'adapter, s'ajuster au fil des années, en maintenant ce lieu, dédié au livre québécois d'une part, mais aussi à la littérature féministe et LGBT. Nous avons rencontré Ariane afin de recueillir son opinion de libraire quant à la place des femmes dans la littérature.

Quels sont les obstacles pour une femme qui veut se faire une place dans la littérature ?

J'ai l'impression qu'il n'y a pas de spécificité au monde de la littérature, les femmes rencontrent des obstacles, bien sûr, mais je pense que ce sont les mêmes que dans d'autres milieux professionnels. C'est un monde professionnel comme un autre, un domaine artistique comme un autre. La misogynie et les obstacles sont présents, mais pas plus qu'ailleurs, je pense.

Est-ce qu'il y a des genres littéraires dans lesquels les femmes ont plus de difficultés ou dans lesquels elles sont plus ou moins représentées ?

Je crois que les stéréotypes de genre, tout doucement, sont en train de disparaître, mais c'est vrai qu'il y a quand même des genres littéraires où l'on trouve beaucoup plus de femmes que dans d'autres. Je pense même qu'il y a des genres où on atteint presque une parité, par exemple les romans. C'est presque acquis, une femme peut être romancière. Par contre dans la catégorie des thrillers et des polars, même si on sait citer deux ou trois noms célèbres comme Agatha Christie, quand on regarde de plus près, on constate qu'il y a quand même beaucoup moins de femmes. Comme si c'était moins crédible qu'une femme écrive des romans à suspense ou avec de la violence, des contenus un peu

« trash ». Ce qu'on remarque aussi, c'est leur moindre présence dans tout ce qui est scientifique, mais ça, encore une fois, c'est représentatif de la société. Si on n'atteint pas la parité dans le milieu universitaire, dans la recherche, ça se ressent sur les publications qui y sont liées, c'est évident. Par contre, depuis environ un an, il faut souligner que de plus en plus d'éditeurs et d'éditrices s'intéressent à faire traduire et publier des ouvrages féministes. À ce niveau-là, je sens vraiment qu'on commence à avoir plus d'accessibilité. Notre rayon féministe, depuis nos débuts, commence d'ailleurs à nettement s'agrandir. Parce que nous y accordons de l'importance, bien sûr, mais aussi parce qu'il ne se passe pas un mois sans qu'il y ait une nouveauté ou une nouvelle traduction. Évidemment, les maisons d'édition ont aussi compris qu'en ce moment, il y avait moyen de se faire de l'argent avec cette thématique, mais... Mais bon, en même temps, tant mieux pour nous si cela permet de rendre accessible toutes ces notions-là dont on ne parle jamais assez.

Dans votre boutique, parvenez-vous à la parité dans les auteurs que vous proposez ?

En fait, je n'ai jamais fait l'exercice donc je n'en ai aucune idée ; mais par contre, ce qui est sûr, c'est que je fais attention. C'est-à-

dire que je fais plus attention aux autrices qu'aux auteurs et donc c'est clair que si deux livres abordent la même question, je vais inévitablement être tentée de choisir le livre écrit par une femme plutôt qu'un homme. Même si je n'ai pas de statistiques précises, je pense que nous proposons malgré tout beaucoup de livres écrits par des femmes. Et en ce qui concerne les événements, là il est clair que nous accueillons plus de femmes que d'hommes, c'est une question de feeling et de thèmes qu'on aime défendre et comme le féminisme en fait partie, forcément, nous invitons plus d'autrices que d'auteurs.

En quoi serait-ce intéressant qu'il y ait plus de femmes autrices ? Est-ce suffisant d'être "juste" femme ? Faudrait-il aussi mieux représenter la diversité des femmes ?

C'est vrai que ce n'est pas encore acquis et qu'il serait nécessaire que ça le soit. Même s'il y a de plus en plus d'autrices qui arrivent à percer et que les maisons d'édition sont plus ouvertes, la majorité de la littérature célèbre, à succès, est une littérature assez blanche, masculine et bourgeoise. Mais après, il faut un peu gratter, ça existe ! Je ne pense pas qu'il faille spécialement plus d'autrices car elles sont là, ce qui est nécessaire c'est surtout plus d'accès. Des femmes qui écrivent, il y en a... elles sont juste confrontées à plus de freins, c'est plutôt là-dessus qu'il faut agir !

LA DANSE CONTEMPORAINE, ODE AU CORPS LIBÉRÉ

Romane Schyns, rédactrice Femmes Plurielles

Dans un élan, la danseuse étoile quitte la scène et s'enfuit dans les coulisses. Elle arrache son tutu et laisse ses cheveux sortir de cette coiffe qui la tiraille. Elle est majestueuse, elle flotte comme un fantôme sur une scène où le temps n'existe plus. C'est assez inattendu, mais sa somptuosité lasse. Où sont les gestes brusques, les rondeurs, les ratés ? Où est la liberté ? Pour le public, il est temps d'entrer dans une nouvelle ère. Celle de la danse contemporaine.

Au 20e siècle, les femmes prennent doucement la route vers la liberté. Les artistes expriment leurs côtés les plus sombres et les plus lumineux. L'humain se sépare des conventions qui l'ont rythmé jusqu'ici. La danse n'échappe pas à ce vent de renouveau. On s'ennuie des petits pas de la ballerine, à qui aucune erreur n'est autorisée. On s'exaspère devant sa maigreur, ce corps qui n'appartient qu'au chorégraphe. Alors danseurs, danseuses et professionnel-le-s de la scène se réunissent, pour inventer quelque chose d'autre. Ensemble, ils/elles cherchent une danse qui n'appartiendra qu'à celles et ceux qui la réalisent. Une danse dont le matériau principal n'est autre que le corps, beau, laid, de travers, refait ou naturel. Tout est expérimenté, petit à petit. Certaines se voilent, jouent des lumières et des couleurs. D'autres, au contraire, se dévoilent. La nudité ne dérange plus la danse, les corps sont des

matériaux, unis et désunis. Des laboratoires sont créés, chacun-e y donne du sien. S'il faut de la musique, il y en aura. S'il n'en faut pas, alors on accueille le silence. De grands noms se dévoilent. Loïe Fuller (voire image ci-dessous) et ses lumières, Isadora Duncan et son corps qui se fond dans la scène, Pina Bausch et son jeu des relations humaines, ... Les premières danses sont laides, et c'est exactement ce qui les rend belles. Elles changent, elles s'approprient l'espace, mais surtout les corps. Les rondeurs sont les bienvenues, les seins, les fesses, rien n'est sexuel, tout est danse. Le public est traversé d'émotions diverses. Il est coincé entre l'éblouissement et le choc. Qui sont ces hommes et ces femmes, qui dansent n'importe comment ? Ce sont des pionniers et pionnières qui ouvrent lentement la voie vers la danse d'aujourd'hui, la danse du corps, la danse libre.



7ÈME ART QUELLE PLACE POUR LES FEMMES ?

Eloïse Malcourant, chargée de communication à la FCPF-FPS

Peu récompensées, sous-représentées dans certains métiers et souvent moins bien rémunérées que les hommes, les femmes travaillant dans le domaine du cinéma font face à des inégalités.

LES FEMMES, GRANDES ABSENTES DES CÉRÉMONIES DE REMISES DES PRIX

En 1993, Jane Campion obtenait la Palme d'or à Cannes avec La leçon de piano. Et encore... Elle partageait cette récompense avec le réalisateur chinois, Chen Kaige, et son film Adieu ma concubine. Depuis la création de ce festival, en 1945, c'est la seule femme à avoir reçu cette récompense. Il s'agit d'un exemple parmi beaucoup d'autres reflétant le manque de reconnaissance des femmes dans le milieu cinématographique.

ET EN BELGIQUE ? La cérémonie des Magritte du cinéma belge récompense des personnalités du monde du 7ème art depuis 2011. 22 récompenses sont décernées lors de cette cérémonie. En 2011, aucune femme n'était récompensée¹. En 2014, elles étaient trois à l'être (meilleurs décors, costumes

et montage)². En 2018, un lauréat sur deux était une femme. Quatre réalisatrices ont été primées lors de cette dernière édition³. Des progrès à souligner !

LES FEMMES, SOUS- REPRÉSENTÉES DANS LES MÉTIER DU CINÉMA

Dans le monde de la production audiovisuelle, les femmes sont sous-représentées en tant qu'actrices mais aussi dans l'ensemble des métiers que recouvre ce secteur (réalisatrices, monteuses, preneuse de son...). Selon un rapport de l'Observatoire Européen de l'Audiovisuel, entre 2003 et 2012, seuls 16,3% des films européens ont été réalisés par des femmes⁴. Ce pourcentage démontre que certains métiers du cinéma, comme celui de réalisateur/trice, sont moins occupés par des femmes que par des hommes.

ET EN BELGIQUE ? D'abord, il existe peu d'études sur la présence des femmes dans le monde du cinéma belge. Selon une étude réalisée par 'Elles tournent/ Dames draaien' et 'Engender'⁵, les femmes sont beaucoup moins présentes que les hommes dans les métiers de la réalisation et du scénario. En 2015, 89,85% des affilié-e-s à la société belge des auteurs, compositeurs et éditeurs⁶ en tant que réalisateurs/trices étaient des hommes et 10,15% des femmes. Pour les scénaristes affilié-e-s à cette même structure, ces pourcentages s'élèvent à 77,09% d'hommes et 22,9% de femmes⁷.

Toujours selon cette étude, près de trois quart des demandes de financement émanant de toute profession confondue (scénariste, réalisatrice/teur, monteuse/teur, directrice/teur photo) sont masculines⁸. A ce propos, en 2015, Marie Vermeiren, co-fondatrice et directrice du festival 'Elles tournent/Dames draaien'⁹

expliquait « l'argent du cinéma provient des taxes payées par les citoyen-ne-s et, lorsque nous analysons d'où vient cet argent et comment il est dépensé, nous remarquons l'ampleur des inégalités hommes-femmes dans le domaine du cinéma. Le fait qu'il y ait beaucoup plus de dossiers approuvés que d'argent attribué aux femmes s'explique par le fait que les femmes réalisent des films à petit budget ».

LES FEMMES DANS L'INDUSTRIE CINÉMATOGRAPHIQUE, VICTIMES D'INÉGALITÉS SALARIALES

Chaque année, le magazine Forbes publie le classement des acteurs les mieux payés au monde. En 2017, Emma Stone, l'actrice la mieux payée au monde, ne serait arrivée qu'en 15^{ème} position de ce classement si celui-ci avait été mixte. Selon ce même magazine, les disparités se creusent pour les femmes non-blanches. Alors que les femmes gagnent en moyenne 78% de ce que leurs homologues masculin empochent, cette proportion descend à 64% pour les afro-américaines et 56% pour les femmes hispaniques.

La différence de rémunération à fonction égale entre les hommes et les femmes est une réalité dans le secteur du cinéma, que cela soit pour le métier d'actrice/teur ou celui de réalisatrice/teur. Selon une étude du Centre National du Cinéma (CNC), en moyenne, une réalisatrice de long métrage a un salaire horaire inférieur de 42% à celui de ses collègues masculins¹⁰.

LES ONZE POURCENT, UN COMPTE INSTAGRAM CONSACRÉ AUX RÉALISATRICES

En 2017, parmi les 250 films hollywoodiens qui ont rapporté le plus d'argent, seulement 11% ont été réalisés par des femmes. Suite à ce constat, deux amis ont eu l'idée de créer un compte Instagram appelé #lesonzepourcent. Deux fois par semaine, John et Aude, postent des suggestions de films réalisés par des femmes. Chacune des publications est accompagnée d'un bref résumé, de quelques images du film et des canaux où le visionner.

QUELQUES INITIATIVES POUR SOUTENIR LE CINÉMA FÉMININ

En France, en mars 2018, un collectif de professionnel-le-s du cinéma demandait l'instauration de quotas de femmes dans le financement du cinéma français, seul moyen selon eux/elles de parvenir à la parité¹¹. Pour Marie Vermeiren, « le système des quotas n'est pas une bonne solution en soi mais c'est sans doute une étape nécessaire pour pouvoir passer à autre chose. Une société qui ne veut pas savoir ce que la moitié de sa population pense se coupe d'énormément de choses ». En Suède et en Irlande, des quotas ont été adoptés pour que d'ici trois ans, 50% des subventions soient accordées à des femmes.

ET EN BELGIQUE ? Le festival 'Elles tournent/ Dames draaien'¹² est entièrement consacré aux films réalisés par des femmes. Chaque année, cet événement s'étale sur 4 jours.

L'objectif principal est de lutter contre les discriminations de genre en diffusant des œuvres cinématographiques réalisées par des femmes. 'Elle tournent/Dames draaien' porte aussi l'initiative « On the road » visant à présenter des films de réalisatrices dans des associations, à Bruxelles et en Wallonie. Un moyen de rendre visible les films réalisés par les femmes auprès de publics qui ne sont pas nécessairement cinéphiles ou sensibilisés à la question de l'égalité des genres. On peut également citer le Festival du Film au Féminin organisé à Charleroi aux alentours du 8 mars.

Consultez l'analyse FPS : « 7ème art : quelle place pour les femmes ? », 2015. www.femmesprevoyantes.be/2016/02/27/analyse-2015-7eme-art-quelle-place-pour-les-femmes/

¹ Hormis dans les catégories suivantes : Meilleure actrice, Meilleure actrice dans un second rôle, Meilleur espoir féminin.

² Idem

³ Les Magritte du Meilleur premier film, du Meilleur film flamand, du Meilleur film étranger en coproduction et du Meilleur court métrage de fiction ont été décernés à des réalisatrices. www.ellestournent.be/wp-content/uploads/Derniere.ecranweb22616.pdf

⁴ Talavera Milla, Julio, Female directors in European film productions. State of play and evolution between 2003 and 2012. European Audiovisual Observatory, Strasbourg, 2014.

⁵ « Les femmes dans l'industrie cinématographique en Fédération Wallonie-Bruxelles 2010-2015 », Elles tournent et Engender, <http://ellestournent.be/wp-content/uploads/Derniere.ecranweb22616.pdf>, http://www.engender.eu/documents_FR.html

⁶ La Sabam (société belge des auteurs, compositeurs et éditeurs), <http://www.sabam.be/fr/about>.

⁷ Op. cit., « Les femmes dans l'industrie cinématographique en Fédération Wallonie-Bruxelles 2010-2015 », p.9.

⁸ Ibid., p.10

⁹ Elles tournent/Dames draaien, <http://ellestournent.be/>.

¹⁰ « La place des femmes dans l'industrie cinématographique et audiovisuelle », les études du CNC, 23 février 2017, p. 15, <http://www.cnc.fr/web/fr/etudes/-/ressources/11213371>.

¹¹ « Vers des quotas de femmes réalisatrices au cinéma ? », 1 mars 2018, [franceinter.fr, https://bit.ly/2uOdZLL](https://bit.ly/2uOdZLL).

¹² <http://ellestournent.be/>



FEMMES ARCHITECTES QUELQUES IDÉES REÇUES SEXISTES QUI ONT LA PEAU DURE

Fanny Colard, chargée d'étude FPS

La première femme architecte belge a été diplômée en 1930. Depuis, les statistiques attestent une féminisation constante et progressive de la profession. Actuellement, en Belgique, 34,72% des architectes sont des femmes¹. Cela reste peu, mais ce chiffre a augmenté de plus de 2,5% en un peu plus d'un an (32,02% en 2016). Pourtant, voilà bien longtemps maintenant que la majorité des étudiantes en architecture sont des femmes. Comment expliquer alors qu'elles ne soient pas plus nombreuses à exercer leur profession ?

Le statut d'indépendant-e, un obstacle ?

La difficulté inhérente au statut d'indépendant-e pourrait être une piste expliquant le peu de femmes architectes. Trouver un équilibre vie professionnelle / vie privée est difficile pour chacun-e mais peut l'être d'autant plus pour les indépendant-e-s. Prendre des congés de maternité, de paternité, d'allaitement ou parentaux s'avèrent des choix lourds de conséquences au niveau financier. Beaucoup de femmes indépendantes décident de travailler en binôme ou en groupe plutôt que seules. On observe donc que les femmes architectes sont plus nombreuses à se diriger vers des postes de salarié-e-s ou de fonctionnaires, pour plus de flexibilité. Elles sont, par exemple, de plus en plus nombreuses à enseigner l'architecture.

Des hauts-talons sur un chantier ?

Une autre piste serait la persistance d'idées reçues sexistes en lien avec la profession, présentes dans l'imaginaire collectif et perpétuées au quotidien, par le milieu, mais également inconsciemment par les femmes elles-mêmes. « Comment envisager qu'une femme exerce un métier en lien direct avec les chantiers et les artisans ? » « Vous l'imaginez essayer de monter sur un échafaudage en jupe et en haut talons ? »

« Puis, de toute façon, les femmes ont une moins bonne perception de l'espace et des distances. » De manière générale, le sexisme ambiant au sein de la profession s'illustre fortement sur les chantiers. Les femmes y sont plus couramment désignées par leur prénom, contrairement aux hommes qui sont nommés « messieurs », les femmes sont plus vite considérées comme « hystériques » lorsqu'elles défendent leur client, là où un homme serait perçu comme « ferme », etc.

De toute façon, les maths c'est pour les hommes !

Au niveau de leur style vestimentaire, en réalité, comme dans la majorité des métiers considérés comme « masculins », on constate que les femmes architectes ont tendance à « masculiniser » leur apparence. Dans un contexte majoritairement masculin, les recours à ce que l'on qualifie parfois d'« artifices féminins » sont très rapidement interprétés comme des atouts de séduction. Les idées reçues bien ancrées dans notre société font qu'il est encore difficile d'envisager qu'une femme puisse exercer un métier aussi technique que celui d'architecte. Leur formation se base sur des compétences en sciences dures, particulièrement en mathématiques,

et de connaissances nécessaires aux métiers de la construction. Or, il s'agit bien entendu d'un cliché que de considérer que les hommes seraient plus aptes à ce type de compétences.

Architecte... tu veux dire architecte d'intérieur ?

Les « caractéristiques » communément considérées comme féminines ont des impacts sur la perception du travail des femmes architectes. Par exemple, lorsqu'une femme explique qu'elle est architecte, bien souvent la question qui suit est « architecte d'intérieur » ? En effet, notre société nous conditionne à associer instinctivement les femmes à un talent pour la décoration, de par leur « sensibilité accrue ». Et il paraît tellement logique d'associer les femmes avec les espaces intérieurs, privés : laissons aux hommes l'élaboration de bâtiments et buildings imposants. On observe donc qu'au niveau architectural aussi, il est temps de donner aux femmes leur place dans l'espace public et de ne pas les reléguer sans cesse à l'intérieur...

¹ Les statistiques mentionnées dans cet article proviennent de l'Ordre des Architectes. Merci à Florence Marchal, à Catherine Guyot et à l'équipe de la Fondation CIVA pour leurs témoignages et conseils.

LE THÉÂTRE COMME OUTIL D'EMPOWERMENT

Stéphanie Jassogne, chargée de communication FPS
Géraldine Dujardin, animatrice régionale FPS du Centre et de Soignies

Au sein des mouvements d'éducation permanente, donner la parole aux personnes, souvent issues de milieu populaire, est une priorité. Le théâtre-action s'avère être, par exemple, un outil de création et d'expression collective que les animatrices et les animateurs utilisent régulièrement avec leurs groupes à projets.

Cette démarche de création et d'empowerment¹ permet aux individus ou aux groupes d'agir sur les conditions sociales, économiques, politiques ou écologiques auxquelles ils sont confrontés. Le théâtre-action est sans cesse en recherche d'une société plus juste, plus tolérante, et reconnaît concrètement à chacun sa part indispensable dans la culture. De la problématique des logements précaires, en passant par le harcèlement de rue et les discriminations à l'emploi, les thématiques abordées avec les publics rencontrés, s'inscrivent totalement dans cette démarche de réflexion théâtralisée et permet également d'aborder des débats de société.

SANS POIDS NI LOI

La troupe de théâtre des "Sans poids ni loi" de la régionale du mouvement des FPS du Centre et de Soignies, ce sont des femmes, et un homme, qui n'ont pas leur langue dans leur poche ! Elles se sont rencontrées en 2007 dans le cadre d'une animation sur l'image des femmes dans les médias et la confiance en soi. Elles ont décidé de s'exprimer par le biais du théâtre-action et se sont mises au travail, encadrées par les animatrices FPS et le Théâtre du Copion². La troupe a déjà quatre spectacles à son actif :
- « **Miroir, miroir** » sur l'image de soi et les stéréotypes véhiculés par les médias ;
- « **Les mystères de la chose** » sur la

sexualité à tous les âges ;

- « **Le bonheur est dans le blé** » sur le concept du bonheur et la consommation.
- « **Harcèle, harcèle, qui est le prochain ?!** » sur le harcèlement sexuel.

POURQUOI FAIRE DU THÉÂTRE ?

Pour développer la confiance en soi ! En effet, au sein de la troupe, les comédiennes ont pu trouver, ou retrouver, une certaine confiance dans leurs compétences d'écriture, d'expression et de créativité. Elles ont pu également prendre leur place dans l'espace public culturel, et le succès des différents spectacles a été vécu comme une formidable reconnaissance de leurs capacités. Un processus de réappropriation du corps s'est aussi développé grâce à leur présence sur scène : elles ont utilisé leur corps comme outil de communication et de revendication, avec un regard critique sur la société, mais aussi avec de l'humour et du second degré.

FAIRE PASSER DES MESSAGES

Lors des spectacles, le public réagit, il rit, s'amuse et s'émeut à certains moments. Depuis la fin de l'année 2017, la troupe joue le spectacle « **Harcèle, harcèle, qui est le prochain ?!** » sur le ton de la comédie décalée. La pièce permet de faire passer des messages au public, qui sont généralement bien reçus et entendus. Le

spectacle permet aussi de briser certains tabous, de parler librement de sujets de société parfois délicats, sans clichés ni préjugés. Bref, la forme théâtrale permet de faire passer des messages d'égalité, d'ouverture d'esprit et de liberté qui nous sont chers.

Dates des prochaines représentations de la pièce « Harcèle, harcèle, qui est le prochain ?! » :

- **Dimanche 28 octobre 18h à Seneffe (Espace Culturel de la Samme - Place de Penne d'Agenais, 12).**
- **Date à définir au Centre culturel Le Sablon à Carnières.**

LES FPS ET LE THÉÂTRE-ACTION

La troupe de l'"Entre-Temps Théâtre" de la régionale de Mons-Borinage joue actuellement la pièce " A votre (bonne) santé!". Prochaine date de représentation : le vendredi 15 juin à Tournai à 19h. La troupe "À qui sont ces chaussettes" ? de la régionale de Liège, présente leur nouvelle pièce « Mamy m'a piqué ma mobylette », un spectacle surprenant et rempli d'humour pour aborder la thématique de l'emploi.

¹ L'empowerment ou empouvoirement/empuissancement en français, est une prise de pouvoir pour les individus par les individus eux-mêmes sans attendre une quelconque autorisation officielle du gouvernement

² Le Théâtre du Copion est une troupe professionnelle de théâtre-action : www.theatreducopion.be.



PALESTINE

UN CIRQUE AU SERVICE DE L'ÉMANCIPATION DES FEMMES

Aurore Schreiber - Solsoc

L'École du Cirque de Palestine a vu le jour en 2006, fondée par un couple belgo-palestinien, Jessika Devlieghere et Shadi Zmorrod. Dès le départ, l'idée était de créer une structure d'éducation permanente par les Palestinien-ne-s et pour les Palestinien-ne-s. En passant par le cirque, l'objectif était de mettre au-devant de la scène une nouvelle forme d'art engagée en Palestine, qui permette aux jeunes palestinien-ne-s de s'exprimer sur leur vie quotidienne, d'évacuer le stress lié à la violence de l'occupation, et de se reconstruire autour de valeurs positives.

En 2006, le projet débute avec un petit groupe de jeunes filles et garçons à Ramallah, la capitale administrative. Parmi la dizaine de jeunes, six étaient particulièrement motivé-e-s, ils/elles avaient faim de raconter, de partager leur histoire et trouvaient dans le cirque une nouvelle plateforme d'expression, différente de celle de la culture arabe, très focalisée sur l'oralité. La structure a, petit à petit, pris de l'ampleur, grâce à l'engagement d'élèves, devenus artistes et coaches. Et dès le début, le projet se voulait totalement inclusif, intégrant tous les jeunes, au-delà de toutes barrières de genre, culturelles, sociales, économiques ou de handicaps.

Jessika, une des fondatrices, nous explique quelles stratégies étaient mises en place pour inclure plus spécifiquement les femmes au sein de l'École du Cirque de Palestine. « On a tendance à croire que

toute la Palestine est conservatrice du point de vue religieux, mais ce n'est pas le cas. Il y a différentes réalités, différentes façons de voir la vie, de vivre la religion. Selon les régions de Palestine, et les familles, les libertés accordées aux filles varient. Certaines d'entre elles peuvent ainsi s'exprimer à leur façon et poursuivre leur trajectoire de vie comme elles le souhaiteraient. L'École est née à Ramallah, c'est une grande ville où l'on trouvait déjà plusieurs filles engagées dans des équipes de basket ou de théâtre. Ainsi, dès le début, nous avons mis sur pied des groupes mixtes. Les parents le savaient et cela ne posait pas de problème. C'était très différent quand on allait à Hébron ou Jenine. Dans ces villes-là, la mixité n'est pas aussi bien acceptée. Nous avons donc décidé de faire des cours séparés pour les garçons et les filles. En effet, notre philosophie a toujours été d'agir en

respectant les manières de faire de notre public. Selon nous, un changement dans la société ne se fait pas du jour au lendemain en imposant des valeurs, des façons de voir les choses. Par contre, si on offre des opportunités aux jeunes, et en particulier aux jeunes filles, celles-ci pourront amener ce changement. À Hébron, voir des filles participer à des exercices sportifs, à travers le cirque, est beaucoup plus important pour nous que de vouloir imposer un environnement mixte à tout prix. Depuis 10 ans, on collabore également avec un centre de réinsertion sociale de jeunes filles. Pour celles qui sortent des systèmes traditionnels d'éducation, c'est une opportunité de rebondir ! Ces jeunes filles rencontrent des problèmes de tous ordres : problèmes sociaux, psychologiques, problèmes de concentration, handicaps, etc. Grâce à l'école de cirque, on peut accéder à ces jeunes filles très vulnérables, des jeunes



© Stefano Morelli

susceptibles d'être intimidées et victimes d'abus. Pour nous, le travail c'est d'abord de leur redonner confiance, de revaloriser leur estime d'elles-mêmes, en utilisant le cirque comme un outil, un moyen. L'objectif, c'est que ces jeunes filles deviennent des exemples, des modèles à suivre, dans leurs propres communautés, où elles étaient jusqu'alors marginalisées. Avec l'École de Cirque, elles vont pouvoir faire des choses que personne d'autre ne sait faire et elles impressionnent lors des spectacles ! Et c'est ainsi qu'on change la société, en montrant que les filles peuvent être fortes, faire des exercices physiques, du sport, devant un public, tout respectant la culture et en même temps, en renforçant les personnalités et les identités des personnes vulnérables. Et bien sûr, parallèlement, on continue de chercher parmi nos élèves des jeunes qui acceptent de participer aux spectacles, qui se présentent partout dans le pays et qui voyagent

même à l'extérieur. C'est le cas de Sarah, qui vient de faire une tournée en Belgique. Elle a commencé les cours en 2007 et fait aujourd'hui partie de notre dernier spectacle « Sarab ». Elle voyage seule avec d'autres jeunes et bénéficie du soutien inconditionnel de ses parents. En plus des membres féminins dans notre équipe, nous invitons régulièrement des professeurs d'autres pays pour donner des cours sur des techniques plutôt féminines, comme le tissu ou le trapèze, car ces cours attirent beaucoup plus de filles et elles sont plus à l'aise quand c'est une professeure qui donne les cours. Aujourd'hui, on constate que le cirque émancipe les jeunes filles et les garçons qui y sont entrés. Il les a renforcés et a fait d'eux, des personnes vraiment réfléchies et ouvertes au monde. À travers le cirque, ils et elles ont trouvé un outil qui leur permet de s'engager artistiquement dans la résistance à l'occupation. Tou-te-s les Palestinien-ne-s cherchent le moyen de participer à la libération

de l'occupation israélienne et à la fin de l'injustice. Ici c'est par le cirque que cela passe».

Pour en savoir plus sur l'école du Cirque de Palestine : <https://www.palcircus.ps/>

SOLSOC EST UNE ORGANISATION NON GOUVERNEMENTALE (ONG) DE COOPÉRATION AU DÉVELOPPEMENT. AVEC DES ORGANISATIONS DU SUD, ELLE COMBAT L'EXCLUSION ET LES INÉGALITÉS EN BOLIVIE, AU BURKINA FASO, AU BURUNDI, EN COLOMBIE, AU MAROC, EN PALESTINE, AU SÉNÉGAL ET EN RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO, AINSI QU'EN BELGIQUE. LEUR OBJECTIF COMMUN EST DE CONTRIBUER À LA CONSTRUCTION D'UN MONDE PLUS JUSTE ET PLUS DÉMOCRATIQUE.

**PLUS D'INFOS : WWW.SOLSOC.BE
Faire un don : CCP 000-000054-54**

LISETTE LOMBÉ, LA PUISSANCE DU SLAM

Marie-Anaïs Simon, chargée de communication FPS

Un jeudi après-midi ensoleillé, je rencontre la slameuse et autrice Lisette Lombé à la terrasse d'un café. Lisette a créé l'association « Elles slament ». Elle me raconte son parcours et la puissance de la poésie.

Quelles sont pour toi les forces de la poésie et des métaphores ?

Je pense que cela permet de révéler la singularité des voix. Ce que je sens dans la poésie c'est qu'on a été formaté dans un langage. On a la conjugaison, la grammaire, le dictionnaire, le Bescherelle. On a tout ça qui est commun. Ce qui est beau c'est qu'à l'intérieur de tout ça, on a la liberté de recréer des mots, recréer des phrases, des choses mêmes agrammaticales... On peut tout faire ! Selon moi, cette liberté au sein de la langue, ça se transfère un peu dans nos vies. Il y a quelque chose de transversal. Quand je capte que j'ai une singularité dans ma voix, quand j'assume mes mots, quand je laisse part à la partie la plus créative de mon être, dans mon quotidien, ça me donne une autre vision du monde et de sa complexité. Le verbe, ça donne de la force aussi.

Parfois, avec l'association « Elles Slament », on accompagne des femmes qui viennent avec des témoignages bruts de violences conjugales, d'inceste, etc. À partir de ces témoignages bruts, on va commencer à travailler la langue en injectant la métaphore, les sonorités, pour que les témoignages soient audibles et partageables. On va en fait essayer de toucher une porte qui nous permet de rentrer par le cœur, de toucher largement. On travaille ça avec les femmes pour qu'elles puissent être entendues. La mise à distance par le travail du texte, ça permet de partager quelque chose. On

passe du « je » au « nous ». Quand tu viens dire « je » sur scène avec la poésie, c'est un « nous » en fait.

Est-ce que cela permet aussi de passer un message plus politique ou plus global ?

En slam, hormis la règle des trois minutes, à l'intérieur tu peux faire ce que tu veux : rime, prose... Il n'y a pas d'obligation de t'attaquer à un sujet sociétal ! Parfois, ce qui fait l'engagement c'est la présence des femmes sur la scène et la pluralité des voix. Le slam, c'est un micro ouvert où tout le monde peut venir ; que tu sois grand poète édité ou que tu viennes pour la première fois. C'est un espace artistique très démocratique... sauf que je me suis rendue très vite compte qu'il n'y avait pas eu de questionnement sur la manière dont les gens arrivent devant le micro ouvert. Avec mon association, « Elles Slament » on a commencé à se questionner sur "comment les gens arrivent-ils ?", en se demandant quels pourraient être leurs freins. Si c'est toujours organisé de telle sorte à ce que tu passes ton texte à 22h, il faut être à l'aise avec l'espace public la nuit et cela élimine plein de gens pour des questions de mobilité, d'autorisation de sortie... Nous on bosse avec des mères célibataires qui ne vont pas sortir en semaine, car se pose, notamment, la question de la garde des enfants.

On doit travailler aussi sur la réception de la parole. Pour être juste scéniquement, si

tu fais de la poésie engagée, tu dois être physiquement engagé-e. Donc un homme, généralement, il envoie la sauce. Mais une femme, si elle fait la même chose, on va la traiter d'hystérique, de colérique... On travaille là-dessus. Pas sur comment on minore les textes, mais plutôt sur comment on assume chaque mot et comment on va assumer le fait de, pour être juste scéniquement, postillonner, transpirer, faire une sale gueule... Moi je pense que les femmes ont un travail à faire en plus là-dessus ! C'est aussi reconquérir l'espace. Si tu es éduquée à toujours serrer ou croiser les jambes alors que sur scène tu dois avoir les jambes écartées pour prendre ta place, ça demande un travail d'apprivoisement de l'espace et d'autorisation, même dans la posture. Du coup, quand les femmes montent là sur scène, leur présence est très politique. Parce que ça a demandé une réflexion en amont, ça a demandé un travail de confiance et de légitimité.

Et tu ressens fort cela dans les ateliers que tu animes ?

Complètement ! D'ailleurs, je le vois parce que j'organise des ateliers d'écriture et des ateliers slam. En écriture, il y a 98 % de femmes, tout le monde y va de sa plume, etc. Et puis, en slam, elles disparaissent. Ça dépend des scènes et des thématiques de scène, mais on est toujours à moins de 50 % (des fois c'est

25%, des fois c'est 30%). L'autre jour, j'ai un collègue qui m'a appelée et qui m'a dit qu'il l'avait même dit au micro qu'ils étaient à 50-50. Le fait qu'il le dise au micro ça veut bien dire que ce n'est pas quelque chose d'habituel. Quand on va en compétition, dans les championnats de slam, il y a encore moins de femmes. Mais ce qui est en train de se passer c'est que depuis quelques années, il y a une championne de Belgique, une championne d'Europe et une championne du monde. Donc en fait, celles qui y vont ont capté les codes, elles se les réapproprient et elles viennent avec des thématiques neuves et des hybridations de genre : c'est-à-dire chant et slam ou danse et slam. Et aussi ce qui régénère le slam, c'est qu'elles le sortent de ces lieux-là. Elles vont programmer à des heures, des moments et des modalités qui nous conviennent.

Il y a un vrai travail en amont qui nous est parfois contesté. Parce qu'il y a le mythe de l'égalité acquise qui se transfère dans l'espace scénique et slam. Comme les gens voient des individualités fortes, parce que les filles qui montent sur scène le sont, ils se disent que tout le monde peut monter sur scène qu'il n'y a pas de problèmes.



© Royer

SON PARCOURS

Professeure de français, formatrice en insertion socio-professionnelle, job coach et animatrice dans un mouvement féministe, Lisette a parfois l'impression d'avoir vécu plusieurs vies. À la suite d'un burn out en 2015, elle se réoriente vers quelque chose de plus artistique. Après avoir été invitée à partager un texte de poésie sur scène, elle sent que c'est là sa juste place. Il n'y aura pas de retour en arrière. Encouragée par une metteuse en scène présente dans le public, elle participe à un concours. Parmi le jury, il y a des éditeurs et des programmeurs. Elle accède à la deuxième place du concours.

Elle a aujourd'hui publié deux ouvrages : La Magie du Burn Out et Black Words.

Le premier est un ensemble de lettres. « Mon idée c'était d'entrer dans un dialogue poétique avec le lecteur ou la lectrice. C'est comme si je m'adressais à la personne qui lit le livre. Il y a de la poésie dedans, il y a du collage, il y a des invitations et des exercices d'écritures aussi ». Lisette m'explique qu'elle l'a écrit presque d'un jet au cours de la première semaine où elle a été diagnostiquée du burn out. Elle sentait qu'elle devait faire quelque chose de ce qui lui arrivait. Le livre parle de résilience individuelle et de reconstruction dans la douceur et la

bienveillance. Il veut redonner espoir et réinjecter un peu de foi dans les potentialités. « Quand on sort du burn out on est avec un sentiment d'incompétence, beaucoup de culpabilité, on est à plat ». Le livre essaie donc de réenchanter tout cela.

Le deuxième ouvrage est également un mélange de texte et de collage. Il aborde la question du métissage et ses identités belgo-congolaises. Il démarre, comme elle a commencé le slam. Le premier texte « qui oubliera », relate sa première montée sur scène : une agression raciste dans un train. Entre sentiment d'écartèlement et acceptation du métissage comme une troisième identité, quelque chose à créer, le livre évolue. Elle s'y questionne également sur son héritage congolais et sur ce qu'elle va transmettre à ses enfants (qui sont physiquement blancs, mais qui ont un quart de sang noir).

Aujourd'hui, la poésie est clairement le fil rouge de toute son activité. Elle donne des formations de prise de parole en public et de charisme oratoire où elle utilise le slam. Elle fait de la scène, des animations dans les écoles, beaucoup dans les associations (où le médium slam est utilisé comme outil d'empowerment), et des conférences - dont la conférence gesticulée « la magie du burn out ».

FEMMES ET POÉSIE

Xénia Maszowez, secrétaire générale adjointe FPS

**Quoi, la poésie? Ce truc qui prend la tête, où on comprend un mot sur deux?
Ce machin démodé qu'on nous obligeait à apprendre par coeur à l'école?**

LA POÉSIE, NON MERCI!

Tut tut tut. Posons-nous calmement une seconde. La poésie, ça peut être une formidable manière de nous libérer, de nous trouver, de nous affirmer, nous, les femmes.

Parce que la poésie jaillie des femmes fait éclater la bulle dans laquelle la société patriarcale a voulu les enfermer des siècles durant. Parce que les poétesses sont des rebelles, des graves, des vraies!

Tentons de démontrer en quoi la poésie constitue un espace de liberté inouï pour les femmes. Il ne s'agit pas de procéder à une analyse de la place des femmes dans l'histoire de la poésie, mais bien d'illustrer notre propos en partant de l'exemple de Claire Lejeune, qui sera plus éclairant que de longs discours abstraits.

Claire Lejeune (1926 - 2008) est une poétesse et philosophe montoise dont les écrits n'ont cessé de mettre en évidence l'importance de la poésie tant dans sa vie personnelle que dans la sphère collective.

À la mort de sa mère, Claire Lejeune alors âgée de 16 ans se voit dans l'obligation d'arrêter ses études pour s'occuper de ses trois soeurs cadettes et de la tenue de la maison. "(...) Mon père lorsqu'adolescente, je lui demandais pourquoi il me traitait en servante (...) n'a jamais répondu que : "Pour mon bon plaisir!"¹, explique-t-elle.

Femme au foyer, mère de trois enfants, rien ne la prédestinait à devenir la femme

de lettres qu'elle fut par la suite. Que s'est-il donc passé pour que la vie de Claire change à ce point?

Le 9 janvier 1960, elle vit une expérience existentielle brutale, qui la propulse de manière définitive hors de la condition féminine qu'on lui a jusque-là imposée. Elle raconte : "Ce dimanche-là, j'étais distraitemment occupée à remuer le pot-au-feu lorsque brusquement je fus immobilisée (...). Mon existence n'était qu'un gouffre vertigineux s'ouvrant entre deux exigences contradictoires (...). Je savais seulement que je me perdais, au nom de je ne savais quel salut... Je demeure sur le seuil, étrangère. Ils ne me reconnaissent pas et j'ai perdu leur langue"² Claire entre en poésie.

Dès lors, elle ne parlera plus que sa propre langue. Une langue originale, dont la raison d'être est d'extirper des relations humaines, tout ce qui relève de la culpabilité : la faute omniprésente qui sous-tend la culture judéo-chrétienne. La vie n'est pas là, selon elle. Elle est dans la déculpabilisation, dans la liberté de créer, de s'exprimer, de s'aimer (soi-même avant tout!).

La poésie fait office de force subversive, dont Claire Lejeune souhaite ardemment qu'elle contamine toutes les sphères de la société confites dans le patriarcat, ses normes et ses injustices. Un virus de liberté³. Elle développe les concepts d'existence poétique, de citoyenneté poétique, d'éthique poétique. Ces derniers sont les clés qui permettent à chaque femme de "refaire corps avec soi pour se réenfanter. Apprendre à jouir de tous

les lieux de soi (...)"⁴.

Claire Lejeune récuse tout ce qu'elle a été jusque-là : "n'être rien qu'une concavité, un utérus, un vase sacré ou un dépotoir - mère, sainte, putain ou muse - pour oser prendre ma place au soleil (...)"⁵. Elle veut jouer un rôle actif dans le changement profond qui doit impacter la société.

Pour elle, cela passe par l'écriture car elle constitue un acte qui "n'est pas récupérable par la morale du Patriarcat monothéiste car elle pulvérise les grands tabous sur lesquels il se fonde". L'écriture est "le lieu d'articulation du poétique, du critique et du politique (...)" une véritable éthique de la liberté⁶.

Outre Claire Lejeune, nombreuses sont les femmes qui ont emprunté la voie de la poésie pour ne pas mourir écrasées par les contraintes de leur temps : Emily Dickinson, Jana Cerna, Joyce Mansour, Sylvia Plath, Marina Tsvetaïeva, Sappho, Vénus Khoury-Ghata, Rupi Kaur (tout récemment), les slameuses, les poétesses-blogueuses, les poétesses féministes du monde entier...

Cette liste tout à fait incomplète a pour but de vous donner envie d'aller découvrir tout ce que la poésie, véritable cadeau légué par des femmes en quête de liberté, peut apporter à chacune d'entre nous de force et de sororité par-delà les époques et les pays.

¹ Age poétique, âge politique, p. 14

² La Geste, p.90-95

³ L'Issue, p. 169

⁴ Age poétique, âge politique, p.32

⁵ L'Issue, p. 252

ARTICLE 27 FACILITER L'ACCÈS ET LA PARTICIPATION DE TOU-TE-S À LA VIE CULTURELLE

Fanny Colard, chargée d'étude FPS

« Toute personne a le droit de prendre part librement à la vie culturelle de la communauté, de jouir des arts et de participer au progrès scientifique et aux bienfaits qui en résultent. [...] ». L'article 27 de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme (1948) est on ne peut plus clair : l'accès à la culture pour tou-te-s est un droit universel. Ou du moins devrait l'être, car force est de constater que la réalité est toute autre.

Les freins à l'accès à la culture sont multiples : isolement, difficultés de mobilité (physique ou due à un manque de moyens de transport), méconnaissance de l'offre, perte d'estime de soi, manque ou perte d'habitudes culturelles, ou encore, bien entendu, difficultés financières. Lorsque l'argent vient à manquer, des priorités doivent nécessairement être posées. Payer un logement décent, manger à sa faim, garantir l'enseignement de ses enfants sont des besoins (et donc des dépenses) qui priment sur une sortie au cinéma ou au théâtre. Mise en parallèle avec des besoins essentiels à la (sur)vie, la culture apparaît comme une dépense futile. Or l'ASBL Article 27, fondée en 1999, considère que la participation culturelle permet la reconnexion à soi, à l'autre et à la société.

Active à Bruxelles et en Wallonie, elle vise à sensibiliser et faciliter l'accès à la culture pour toute personne vivant une situation sociale et/ou économique difficile. Forte d'un réseau de partenaires culturels et sociaux variés, l'ASBL Article 27 articule l'ensemble de ses

actions autour de trois axes, visant à pallier les freins à l'accès à la culture :

- L'accompagnement des publics vers la diffusion culturelle pour (ré)instaurer un accès régulier à l'art et la culture, par la mise en place de tickets à tarif réduit (1,25€),
- l'organisation de sorties collectives, etc. ;
- L'accompagnement vers la réflexion critique pour permettre à chacun-e de se positionner librement face à l'offre culturelle, d'en comprendre les codes et les messages ; L'accompagnement vers l'expression artistique pour encourager la contribution de tou-te-s à la culture, par l'organisation de stages, d'ateliers, etc.

Une attention toute particulière est donc portée aux personnes les plus éloignées de la culture; Article 27 remplissant un rôle de médiation culturelle, servant d'intermédiaire entre les organismes du monde culturel, les associations sociales et le public.

L'accès à la culture est fondamental pour l'épanouissement personnel et intellectuel de chacun-e : il est donc nécessaire de soutenir de telles initiatives visant la démocratie culturelle.

**EN 2017, ARTICLE 27 EN WALLONIE ET À BRUXELLES, C'EST :
118.451 tickets utilisés
1.029 partenaires sociaux
1.040 partenaires culturels
1.415 animations et rencontres
avec les partenaires sociaux et culturels**

article 27

L'APPROPRIATION CULTURELLE, UNE OPPRESSION QUI NE DIT PAS SON NOM...

Aïchatou Ouattara, créatrice du blog afrofeminista.com

L'appropriation culturelle suscite depuis quelques années de nombreuses polémiques et controverses. Symbole du "politiquement correct" pour les uns, manifestation des rapports de domination et de pouvoir pour les autres. Le concept divise. Qu'en est-il vraiment?

Né dans les années 80 aux États-Unis avec l'essor des études postcoloniales, le concept d'appropriation culturelle décrit l'usage, par les membres d'une culture dominante, d'éléments culturels produits par les membres d'une culture dominée. Les éléments empruntés sont dépouillés, vidés de leur sens originel et réduits à leur valeur esthétique et folklorique. Les rapports entre les deux cultures ne sont pas égaux, entre elles s'exercent des logiques d'oppression et de domination qui trouvent leurs origines dans l'esclavage et la colonisation. La culture qui fait l'objet d'appropriation culturelle subit une domination au niveau culturel, économique et social par la culture dominante depuis des siècles.

Les exemples d'appropriation culturelle sont très nombreux dans l'industrie de la mode. Les designers aiment innover et proposer des modèles avant-gardistes. Cela commence à poser problème lorsqu'ils/elles puisent leur inspiration dans des cultures non occidentales ou empruntent des éléments à celles-ci. C'est ce qui s'est passé en 2012 lorsque la marque de lingerie Victoria's Secret a fait défiler une de ses mannequins avec une coiffe amérindienne. De nombreux membres des communautés amérindiennes s'en sont

offusqué-e-s considérant que la marque manquait de respect envers leur culture et s'était rendue coupable d'appropriation culturelle en détournant ainsi de son sens originel un élément essentiel de leurs cultures.

Récemment, c'est la marque Zara qui fut sous les feux des critiques. En effet, la marque espagnole a dû retirer de ses

de Kim Kardashian est sans doute le plus emblématique de ce que peut être l'appropriation culturelle. La star de télé-réalité a arboré à de nombreuses reprises des tresses africaines sans pour autant en citer l'origine. Surnommées par ses soins "Kim K Braids" ou "Bo Derek Braids", les tresses africaines portées par la star sont considérées comme "trendy" ou

DANS UNE SOCIÉTÉ OÙ LES FEMMES NOIRES VOIENT LEURS CODES ESTHÉTIQUES DÉNIÉS ET MÉPRISÉS, CERTAINES D'ENTRE ELLES ONT RECOURS AU DÉFRISAGE OU AU PORT D'EXTENSIONS DANS LE BUT D'ÊTRE ACCEPTÉES SOCIALEMENT DANS UNE SOCIÉTÉ EUROCENTRÉE.

rayons une paire de chaussettes suite à des accusations d'appropriation culturelle par un créateur sud-africain. Les chaussettes en question présentaient des motifs Xhosa, des dessins traditionnels d'une ethnie d'Afrique du Sud.

Hormis le monde de la mode, les célébrités sont également enclines à s'approprier d'autres cultures. L'exemple

"fashion" par de nombreux magazines ou sites internet, qui faillissent également à admettre que cette coiffure est africaine. Cette posture est problématique car elle symbolise à elle seule les discriminations subies par les femmes noires. En effet, depuis des siècles les femmes noires ne cessent d'être victimes de quolibets, d'insultes et de moqueries en raison de leurs



caractéristiques physiques, notamment leurs cheveux et leurs coiffures. À l'image de ces deux collégiennes noires américaines d'un établissement du Massachusetts qui furent menacées en 2017 d'expulsion et de sanctions pour avoir porté des tresses africaines pour venir à l'école. L'affaire avait fait grand bruit et provoqué un tollé, ce qui avait poussé l'établissement à revoir sa décision.

Dans une société où les femmes noires voient leurs codes esthétiques déniés et méprisés, certaines d'entre elles ont recours au défrisage ou au port d'extensions dans le but d'être acceptées socialement dans une société eurocentrée. Tandis que les femmes blanches qui arborent les mêmes coiffures et styles capillaires sont encensées et célébrées dans les médias. Cette différenciation de traitement explique pourquoi les femmes noires ne peuvent être accusées d'appropriation culturelle,

contrairement à ce qu'avait affirmé en 2017 sur un plateau de télévision l'actrice Whoopi Goldberg. Selon elle, on ne peut accuser les Blancs d'appropriation culturelle car les femmes noires le font également lorsqu'elles portent des extensions et des perruques pour avoir des cheveux lisses. Les femmes noires, et plus généralement les personnes non blanches, qui utilisent des codes esthétiques et culturels de la culture occidentale sont dans un processus d'assimilation et non d'appropriation culturelle. En effet, ces personnes appartiennent à des peuples qui furent exterminés, dominés, infériorisés et dépossédés de leur culture. Forcés de s'assimiler à la culture occidentale dominante, ils ont abandonné des éléments et pratiques culturels considérés par les dominants comme étant "sauvages" et "rétrogrades" pour se conformer aux normes sociales et esthétiques eurocentrées. Ces normes sont

intériorisées et acceptées comme étant la condition pour accéder à la reconnaissance sociale ainsi qu'au pouvoir économique. Dans ce contexte, l'appropriation culturelle est vécue comme une oppression par les membres de la culture dominée qui voient les codes culturels dont ils doivent se départir pour réussir socialement, utilisés par les membres de la culture dominante dans un but d'« exotisation » et à des fins mercantiles.

L'appropriation des personnes non blanches envers les personnes blanches n'est pas possible. Mais les personnes non blanches peuvent-elles se rendre coupables d'appropriations culturelles les unes envers les autres? C'est une question qui mérite d'être posée car depuis quelques années, de nombreuses voix s'élèvent pour dénoncer l'appropriation culturelle de célébrités non blanches envers des cultures non occidentales. C'est le cas de la chanteuse Beyoncé qui fut critiquée pour la vidéo "Hymn for The Week-End" avec le groupe Coldplay, sortie en 2016, clip dans lequel elle porte une tenue traditionnelle indienne. Dernièrement, c'est le chanteur Bruno Mars, d'origine portoricaine et philippine, qui fut accusé de s'approprier la musique noire américaine avec son dernier album "24K Magic" qui gagna le prix de l'album de l'année aux Grammy Awards.

D'aucuns pensent qu'il est impossible pour une personne issue d'une culture non occidentale de s'approprier une autre culture non occidentale en raison de l'absence de rapport de domination. A contrario d'autres pensent qu'il existe entre personnes non blanches des logiques d'oppression et des privilèges qui rendent possible l'appropriation culturelle. Cette divergence d'opinions démontre que le concept d'appropriation culturelle n'est pas immuable et que sa définition est susceptible d'évoluer avec le temps. Au-delà des polémiques et des controverses, le concept d'appropriation culturelle a permis de mettre en exergue l'aspect politique des codes culturels et esthétiques des peuples non blancs. Leur usage et leur appropriation ne pourront donc plus s'opérer dans l'impunité car la contestation, notamment sur les réseaux sociaux, permettra à tout un chacun de s'exprimer afin de défendre la spoliation de son héritage culturel.

PLAIDOYER POUR L'HUMOUR, CAR VOUS ME CASSEZ LES OVAIRES

Lola d'Estienne d'Orves, rédactrice Femmes Plurielles

Dans les médias, au travail, entre ami-e-s ou lors de repas de famille, les blagues sur les femmes envahissent le monde de la farce. Après tout, ce n'est « que de l'humour, rhoooo, faut rigoler un peu ! ». Mais l'humour a une force politique et sociale, il serait naïf de sous-estimer son impact.

QUAND L'HUMOUR SUR LES FEMMES EST CLAIREMENT SEXISTE

L'humour concernant les femmes est généralement de l'ordre du dénigrement et de la dévalorisation. En effet, en analysant un recueil de blagues, le chercheur Bouchard avait répertorié cinq catégories de ressorts comiques¹:

- Le manque d'intelligence (27%)**
- Le mépris par association aux animaux (8%)**
- Sexe/corps (30%)**
- Travaux domestiques (4%)**
- Banalisation de la violence (6%)**

Autant dire que la majorité d'entre eux ne transmet pas une image très positive des femmes. On se retrouve donc le plus souvent confronté à de l'humour sexiste qui avilit, insulte, stéréotype, victimise et/ou objectifie les personnes sur base de leur genre en ciblant majoritairement les femmes².

Mais bien sûr, rien de grave, étant donné

que c'est du « second degré ». Tout comme le lâcher de salopes de Bigard ou les plaisanteries de Cyril Hanouna, ils ne le pensent pas. En se comparant à Desproges et sa mythique phrase de « On peut rire de tout mais pas avec n'importe qui » (qui est aujourd'hui utilisée à tort et à travers), ces individus cachent un sexisme ou des réflexions discriminatoires intériorisées.

En effet, une étude a démontré³ que les personnes qui détenaient un score élevé en sexisme étaient celles qui appréciaient le plus les blagues sexistes et percevaient moins le caractère dénigrant de la blague. Aussi car ce type d'humour se doit de faire passer un fond de vérité à leurs yeux. Comme le rappelle le blog egalitarisme.net « l'humour n'est pas une entité abstraite détachée de tout code social. L'humour s'inscrit dans une logique, dans des règles définies par un mode de pensée global »⁴. En bref, même sous couvert de second degré, ces blagues sexistes reflètent une culture offensive pour les femmes. Mais il serait bien trop simple de résumer l'humour sexiste à cette forme facilement reconnaissable.

ET QUAND LE SEXISME SE FAIT PLUS INSIDIEUX

Aujourd'hui, difficile d'échapper aux images, vidéos et blagues qui véhiculent nombre de clichés illustrés sous forme ludique et mignonne. C'est le classique #NouLéFilles, aussi déclinable en #NouLéMecs ou en #VouLéFilles. En gros, le genre de vidéos Facebook sur lesquelles vous pouvez tomber, avec une petite voix en fond qui dit « hihhi nous les filles on est tellement distraites et en même temps tellement mignonnes, t'as vu j'ai laissé tomber mon pinceau de contouring quelle bêta hihhi saperlipopette ».

En se cachant derrière des représentations faussées qui ne semblent pas s'attaquer ouvertement aux femmes cet humour plus insidieux continue de renvoyer les individus à la place qui leur a été attribuée dans la société en fonction de leur genre, sans jamais la remettre en question.

ALOOOOOORS... C'EST
L'HISTOIRE D'UNE BLONDE..!



© Florent Natoo

DES RÉPERCUSSIONS LOIN D'ÊTRE ANODINES

On en vient à se demander : « mais en soi, ce n'est que de l'humour, pourquoi le prendre tant à cœur ? ». Peut-être parce que les répercussions sont réelles pour les personnes visées, et peuvent constituer un véritable harcèlement, qu'il s'agisse de remarques humoristiques sur le lieu de travail, ou d'une vidéo sur Facebook. Cet humour est néfaste. En s'amusant à entretenir la dépréciation des femmes, leur objectivation et une culture sexiste, on justifie un sexisme sociétal, qui exprime des croyances sexistes, et qui fait du mal aux femmes. Il a été prouvé⁵ que cette forme de harcèlement diminue le bien-être psychologique et la satisfaction de vie. Ensuite, il entretient aussi des clichés sur les hommes. En les opposant, en désignant l'homme comme l'alpha mâle dominant qui est incapable de se faire à manger sans tout casser et qui a un chibre à la place du cerveau, il ne fait que renforcer la dichotomie des rôles sociaux entre les sexes et les inégalités.

Enfin, en créant ces images, vidéos, remarques et blagues, on crée une barrière. Barrière au-delà de laquelle nous sommes dans un environnement sexiste et hostile. C'est une déclaration qui dit « oui, vous n'êtes pas nos égales ». La culture forge la société et l'humour en fait partie. Alors quand l'humour est sexiste, la société le reste.

VERS UNE MUTATION DE L'HUMOUR ?

Heureusement, ces dernières années ont vu naître une nouvelle forme d'humour féministe, qui rencontre un franc succès. Il suffit de citer les hilarants dessins de « Sarah's Scribbles » ou les vidéos YouTube, avec l'indétrônable Nattoo, Marion Séclin et bien d'autres. Ce genre de blagues et sketches n'est pourtant pas neuf. Il y a une dizaine d'années, Florence Foresti nous gratifiait déjà d'un sketch aux vertus féministes, dénonçant le harcèlement au bureau avec beaucoup d'humour. On pourrait citer encore bien des humoristes, comme Blanche

Gardin, Shirley Souagnon, Claudia Tagbo, Anna Akana, Amy Schumer, Océanosemarie ou Bérengère Krief qui sont aujourd'hui connues et reconnues, après avoir déjoué les clichés sexistes qui dominaient le milieu de l'humour.

¹ BOUCHARD, Pierrette, Institut Canadien de Recherches sur les Femmes, Pour ne plus mourir de rire : études des plaisanteries sexistes, perspectives féministes, 1989.

² Définition de Woodzicka et Ford dans leur article « A Framework for Thinking about the (not-so-funny) Effects of Sexist Humor »

³ Dara Greenwood, Linda M. Isbell, Ambivalent Sexism and the Dumb Blonde: Men's and Women's Reactions to Sexist Jokes, December 1, 2002 Psychology of Women Quarterly, Volume 27

⁴ <http://egalitariste.tumblr.com/post/165934366049/lhumour-pour-les-nuls>

⁵ Kimberly T. Schneider, Suzanne Swan, Louise F. Fitzgerald Job-Related and Psychological Effects of Sexual Harassment in the Workplace: Empirical Evidence from Two Organizations, Journal of Applied Psychology 82(3):401-15 · July 1997

Cet article s'inspire de l'analyse « L'humour sur les femmes, sexiste? » réalisée par Sandra Roubin en 2017 <http://www.femmesprevoyantes.be/wp-content/uploads/2017/04/Analyse2017-humour-sexiste.pdf>

21 POMMES,

UNE EXPOSITION EN HOMMAGE AUX VRAIES HÉROÏNES

Fanny Rossignol, chargée de communication pour les Écoles FPS de Liège

Le 15 mars dernier, près de 80 étudiants des écoles de promotion sociale des FPS de la région liégeoise ont eu l'occasion de découvrir une sélection de l'exposition « 21 pommes » de Mary Gloria Pacheco, sociologue vénézuélienne et étudiante en français langue étrangère et en habillement. Cette tisseuse a souhaité, à travers son art, rendre hommage aux femmes, qui, au cours du XXI^e siècle, ont donné une réponse concrète à différents types de violences axées généralement sur le genre.

Mary est arrivée en Belgique il y a trois ans, un changement de vie qui est survenu suite à un coup de foudre pour un Belge. Une belle aventure qui a aussi ses désagréments, car pour la première fois de sa vie, Mary se retrouve en manque d'autonomie : elle ne parle pas français et n'a pas d'emploi. Passionnée de textile et autodidacte, elle décide alors de réaliser son rêve d'artiste.

Nous avons rencontré Mary et lui avons posé quelques questions sur son projet artistique.

Que souhaitez-vous transmettre au travers de vos tapisseries ?

Je souhaite témoigner d'histoires incroyables et véridiques de personnes qui, face à des situations de guerre, de violence, d'exclusion et de traumatisme ont transformé leur vécu, leur réalité, leur souffrance en quelque chose de beau, de solidaire. Je veux montrer comment chaque personne est une potentielle super héroïne.

Chaque tapisserie représente un projet, une initiative qui illustre cette démarche ?

Oui, chaque œuvre rend hommage à une femme qui combat la violence. « La fiancée à vendre » met à l'honneur Sonita Alizadeh (Afghanistan) qui lutte, par la musique, contre le mariage forcé d'enfants après avoir dû elle-même s'opposer à ses

parents. « Dessiner une culture » met en lumière le combat d'Erika Varga (Hongrie), créatrice d'origine tsigane qui lutte, à travers la mode, pour l'intégration de son peuple. « Mon corps intégral » témoigne du travail de Bogaletch Gebre, dite Boga (Éthiopie) pour abolir les mutilations génitales féminines dans son pays... J'ai créé ainsi 21 tapis qui ont chacun leur histoire. Des histoires de femmes qui se sont inventé un monde meilleur dans des situations d'oppressions contemporaines.

Pourquoi avoir intitulé votre travail « 21 pommes » ?

Ce titre fait allusion à l'interdit ancestral qu'Ève a transgressé. Cueillir une pomme et avoir accès à la connaissance, à une vie mortelle, à l'amour, à la mort, à l'art. Je veux rendre hommage à l'art populaire, créateur de liens sociaux, qui anime les communautés. La trame des tapis, les connexions entre les éléments constitutifs sont une métaphore du tissu social qui se crée, de l'interdépendance des humains. Et ce sont des boîtes de pommes qui servent de support aux tapisseries. Des boîtes qui, sans aucune valeur apparente, sont chargées d'un grand symbolisme.

Votre travail a été exposé aux écoles FPS de Liège où des étudiants ont pu découvrir votre démarche. Comment s'est passé l'expérience ?

Mon œuvre vit au fur et à mesure de mes rencontres, des propositions d'exposition qui viennent à moi, de Trooz à Molenbeek en passant par l'École des FPS de Liège où je me spécialise en habillement et apprends le français deux fois par semaine avec mon professeur Laurent Krupa qui a organisé une mini-exposition interne à destination des étudiant-e-s de l'école.

Ce sont des étudiantes, Mary et Berlant, qui ont endossé la casquette de guide durant la visite. Cet exercice était pour elles l'occasion de prendre la parole en public et surtout de mettre en pratique les apprentissages réalisés au cours de français. Les autres étudiant-e-s « visiteurs/teuses » semblaient ravi-e-s : « Cela m'a fait réfléchir sur les injustices subies par les femmes, nous ne devons pas être passifs, même si nous sommes habitués et qu'elles nous semblent normales. Le changement prend du temps, changeons nos comportements si nous voulons changer le monde. »

Dans l'œuvre de Mary, le focus n'est pas mis sur les tableaux, mais sur le courage que chacun-e peut avoir en tentant de changer le monde. Son message ? Chaque personne peut contribuer à la transformation de situations terribles et initier l'espoir pour un peuple et une communauté. Merci à Mary pour ce beau message aux étudiant-e-s des écoles FPS.



LES SOLIDARITÉS, S'ENGAGENT VERS UN FESTIVAL PLUS ÉGALITAIRE !

Aurore Simons, chargée de communication pour Les Solidarités

Vous êtes en pleine préparation des Solidarités 2018, alors que nous réservez cette 6^{ème} édition ?

Une foule de nouveautés ! Nous voulions, comme chaque année, encore améliorer l'expérience réservée aux Solidaires (ndlr : c'est le nom du public des Solidarités) et ce, à travers toutes les dimensions de l'événement. Nous passons donc de 3 à 5 scènes, de 37 à 51 concerts, le site s'agrandit pour passer à 14ha. L'offre réservée aux enfants s'élargit également puisqu'il y aura 10 concerts jeune public contre 3 l'année passée, plus de 60 représentations d'artistes de rue pour petits et grands et je ne peux malheureusement pas encore en dire beaucoup plus mais les attractions qui animeront la Cité des enfants risquent d'être plus spectaculaires que jamais !

On évoque souvent les Solidarités comme étant « Bien plus qu'un festival », qu'est-ce qui vous distingue finalement des autres événements du genre ?

La multitude et le mélange de nos dimensions sans aucun doute. Les Solidarités sont un événement musical et nous mettons un point d'honneur à ce que les artistes qui s'y produisent soient qualitatifs tout en étant fidèles à nos valeurs.

Mais ce qui nous distingue définitivement des autres événements c'est notamment le village des associations, elles seront encore plus de 50 cet été, une véritable opportunité pour les acteurs de la société civile d'aller rencontrer un public qu'ils n'ont pas toujours l'occasion de toucher. Mais aussi les débats qui traitent depuis six ans maintenant de sujets de société au cœur de l'actualité. On peut également citer le village Hip-Hop, un magnifique terrain de jeu consacré à la culture urbaine et aux fabuleuses disciplines qui la compose. C'est vraiment cela qui nous distingue des autres : nous n'avons pas UN style ou un genre qui nous définit, au contraire, nous voulons mélanger les genres pour mélanger les gens. C'est la seule véritable manière de faire du vivre ensemble !

Vous avez récemment annoncé vos derniers noms, les femmes sont plus que jamais représentées aux Solidarités contrairement à d'autres festivals, pourquoi ce choix ?

Cela fait quelques années que nous constatons une véritable sous-représentation des artistes féminines dans les différents festivals organisés en Belgique, nous y compris. Une réalité à nos yeux

absurde et contre laquelle nous voulions à notre échelle lutter. Nous désirions cependant éviter de proposer à notre public une programmation paritaire par principe. Mais nous sommes assez fiers de présenter aujourd'hui une affiche qui nous correspond et dont plus de 40% des artistes sont des femmes en accord avec l'univers et les valeurs défendues par les Solidarités.

Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur les artistes féminines de cette 6^{ème} édition ? Vous avez un coup de cœur ?

Il m'est impossible de faire un choix, je trouve toutes ces artistes extraordinaires à leur manière ! Hyphen Hyphen, HollySiz, Juliette Armanet, Clara Luciani, Hoshi, Calypso Rose, Typh Barrow et toutes les autres artistes féminines de cette 6^{ème} édition nous ont ébloui-e-s tant par leurs styles musicaux que par leurs personnalités. Des femmes tout aussi singulières que talentueuses. Nous nous réjouissons vraiment que le public des Solidarités fasse leur rencontre cet été à la Citadelle de Namur.

Pour réserver vos places, rendez-vous sur le site des Solidarités : <http://www.lessolidarites.be/>

ARTE, OU LA (RE)NAISSANCE D'UNE FEMME PEINTRE À FLORENCE.

Anais Félix, chroniqueuse BD



« LE SANG M'EST MONTÉ À LA TÊTE. ET DE RAGE, JE ME SUIS COUPÉ LES CHEVEUX. »

Voici comment commence l'histoire d'Arte, une jeune aristocrate vivant à Florence au début du XVI^{ème} siècle. Dans ce berceau de la Renaissance, les rues bourdonnent d'activité et l'art y est florissant. Arte rêve de devenir artiste peintre, mais de nombreux obstacles se dressent sur son chemin. Le principal étant celui d'être une femme, et d'avoir pour seule perspective de vie celle de faire un bon mariage. Révoltée par cette vision étriquée de la vie, elle décide de fuir sa famille aristocrate pour intégrer un atelier en tant qu'apprentie. Les milieux populaires florentins ne sont cependant pas moins patriarcaux, et la coutume interdit aux femmes l'accès aux ateliers et au métier d'artiste. Rejetée par tous les ateliers de peinture de la ville, Arte est exaspérée par tant d'injustices. Dans un

élan de colère, elle coupe alors en pleine rue sa longue chevelure blonde, symbole de sa féminité qui lui ferme tant de portes. Cet acte spectaculaire de défi et de détermination lui permet d'intégrer *in extremis* l'atelier de Leo, un peintre solitaire et caractériel. Au fil de son apprentissage, elle croisera la route d'hommes et de femmes qui luttent également pour s'émanciper du carcan imposé par la société, et de leur entraide et solidarité dépendront souvent leur succès. À travers une vaste galerie de personnages secondaires (boulangers, aristocrates, couturières, marchands, courtisanes, artistes...), la série Arte aborde non seulement la question des inégalités de sexe, mais aussi celles de classe. Une diversité de points de vue qui permet de découvrir des enjeux et des stratégies d'émancipation aussi riches que variés.

La série Arte est un curieux mélange très réussi entre manga et récit historique. L'auteur est très bien documentée, et

sa représentation de Florence au XVI^{ème} siècle est un pur plaisir. On y découvre avec beauté et précision l'architecture et les vêtements d'époque, les techniques de peinture et le fonctionnement des ateliers, les corporations et les mécènes, etc. Dans ce contexte historique précis, il est amusant de retrouver des personnages aux gestuelles et dialogues pourtant typiquement japonais, correspondants aux codes de narration manga actuels. Arte est un personnage hyper attachant, déterminé et plein d'optimisme. Son énergie et sa passion sont contagieuses, et seront appréciés des petit-e-s comme des grand-e-s. Le récit est, quant à lui, prenant et intelligent, et nous invite à déconstruire nos préjugés en plus de renforcer notre empathie, condition clé pour embrasser l'universalité des qualités et des expériences humaines.

Arte, de Kei Ohkubo, chez Komikku Editions (2015-2018)

L'AGENDA DES ACTIVITÉS PRÈS DE CHEZ VOUS

UN ÉTÉ PAS COMME LES AUTRES

CHARLEROI, DU 2 AU 27 JUILLET 2018.

L'été c'est l'occasion pour vous proposer des activités plus ludiques, toujours dans un souci de découverte, de formation, de développement personnel. Au programme cette année, nous avons eu envie de vous emmener dans la nature, la découvrir différemment, et puis vous aurez également l'occasion de découvrir de nouvelles techniques pour tenter d'atteindre la sérénité.
Infos : 071/507.819

CENTRE & SOIGNIES, DU 6 AU 10 AOÛT 2018 DE 9H À 16H

Dans le cadre d'un été pas comme les autres, le réseau associatif Solidaris du Centre et de Soignies vous prépare un programme d'une semaine d'activités originales et surprenantes. La semaine se déroulera à la Maison communale d'Estinnes.
Infos : fps.cs@solidaris.be

SALON BIEN-ÊTRE DES SENIORS

BINCHE, LE MERCREDI 13 JUIN 2018

Les FPS du Centre et de Soignies seront présentes au Salon bien-être des aînés et nous vous proposerons une animation « Lecture vivante ». Notre collègue de l'ASBL Espace Seniors présentera un atelier « Smoothies ».

Binche - Kuursal, avenue Wanderpepen
Infos : 071/507 820 - fps.cs@solidaris.be

LA NUIT AFRICAINE

OTTIGNIES, LE SAMEDI 23 JUIN À PARTIR DE 14H

Le Centre culturel du Brabant wallon en collaboration avec le monde associatif organise la 25^{ème} édition du festival « La nuit africaine », un festival consacré exclusivement aux cultures et réalités africaines : concerts, expositions, restauration, films, animations, rencontres, ateliers, stages et formations, mise en valeur de projets et d'associations de coopération et d'intégration. Cette année, la thématique à l'honneur sera les droits sexuels et reproductifs « Elles décident ! Mon corps, mes droits, ici et en Afrique ». Au Domaine Provincial du Bois des Rêves-Allée du Bois des Rêves,1 à Ottignies.

Infos : Centre culturel du Brabant wallon, Alice de Pauw : 010/62.10.52 ou a.depauw@ccbwb.be

FORUM ÉLECTIONS COMMUNALES : « UN CHOIX, UNE VOIX. POUR QUI ? POURQUOI ? »

BRABANT WALLON, À QUENAST LE MARDI 11 SEPTEMBRE À 19H30

Forum organisé par le Centre culturel de Rebecq en collaboration avec les FPS, Vie féminine et FAC. A quelques semaines des élections communales, niveau de pouvoir le plus proche du citoyen, deux candidats de chacune des listes démocratiques postulant à la tête de la commune répondront à nos questions et aux vôtres. Salle communale de Quenast-Chemin du Croly,1 à Quenast
Infos : 067/63.70.67 ou www.rebecqculture.be

INITIATION AUX FLEURS DE BACH

NAMUR, À SAINT-SERVAIS LES 2 ET 3 JUILLET DE 9H30 À 16H30

Ces élixirs floraux aident à surmonter les tensions mentales et les déséquilibres émotionnels, nuisibles à l'épanouissement de la personne. Atelier animé par Ariane de Meeus, naturopathe, praticienne et formatrice en thérapies naturelles.

Solidaris mutualité Chaussée de Waterloo, 182 à 5002 Saint-Servais

Prix : 40€ syllabus compris

Inscriptions obligatoires au 081/777.182 ou fps.provincenamur@solidaris.be

COURS DE GYM SANTÉ

WAVRE, DU 12 SEPTEMBRE 2018 AU 19 JUIN 2019,

TOUS LES MERCREDIS DE 9H À 10H30

« T'es en illustration? Ben oui, t'es une fille. »

Avec « le cours commence à 8h Mlle Manka », cette phrase fut tristement la vedette de mes études artistiques. En ayant une parité discutable dans ma classe de l'époque, y avait-il vraiment un lien de cause à effet dans cette **CONCLUSION RIDICULE?**

Au rayon BD, il existe une **section "filles"**. Cette démarcation leur inculque que leurs centres d'intérêts sont pré-définis, limités et **mis à l'écart** des autres sujets...



... Dès lors perçus comme n'étant « pas pour elles » (et inversement).

Et si elles s'aventurent hors des sentiers battus (yoo pie!), voici en général **LE personnage** auquel elles auront la chance de s'identifier :



La sous-représentation des autrices et des personnages féminins non-stéréotypés donnent une image biaisée aux jeunes filles de leur place dans la société... Et dans l'Art.

Alors **NON**, on ne choisit pas d'illustrer « parce qu'on est une fille ». On le fait parce qu'on kiffe, c'est tout!



On peut en revanche ne pas se sentir légitime en BD, par **conditionnement** ou par **manque de modèles** et ne pas oser se lancer. Un joli cercle vicieux!

Mais aujourd'hui, des collectifs militent pour **lutter contre l'invisibilisation** des autrices, honorer leur travail et encourager les jeunes filles dans cette voie.

